

Apanages : altérité et diaspora dans le patrimoine littéraire de l'Océan Indien

Jean-Louis Cornille et Annabelle Marie
University of Cape Town

Résumé : Il nous a semblé que dans son roman, *Le Dernier Frère*¹, Nathacha Appanah, renouvelle de façon significative le thème de la levée des barrières culturelles en contexte postcolonial : il n'y est pas tant question de la diaspora créolisée de l'Océan Indien que de la rencontre entre les descendants de l'engagisme indien et les rescapés d'un navire qui en est venu à symboliser le déplacement forcé d'un peuple qu'on pourrait dire diasporique par excellence. C'est en effet la diaspora juive qu'évoque Appanah, en s'intéressant au sort d'un des enfants à bord de l'*Atlantic*, qui accosta à Port-Louis en décembre 1940 pour y décharger sa cargaison d'immigrés. On y trouve pêle-mêle : un navire appelé *Atlantic* dans l'océan Indien ; un camp d'internement à la place d'une plantation ; un enfant juif aux cheveux blonds, aux yeux bleus, emprisonné sur l'île ; un petit garçon indien qui le regarde avec les yeux d'une fillette. A la base de cette amitié entre deux enfants, on ne s'étonnera pas de trouver de sourdes réminiscences de ce qu'il convient d'appeler le roman national de la francophonie mauricienne : *Paul et Virginie*².

Dans le cadre d'une recherche consacrée à l'espace diasporique et aux mouvements migratoires au sein de la fiction océano-indienne, il nous a semblé que le dernier roman de Nathacha Appanah, écrivaine mauricienne résidant en France, constitue un apport proprement incontournable. Nous voulons parler du *Dernier Frère*, roman paru en 2007 et aussitôt couronné d'un certain nombre de prix, sans doute parce que l'auteur y renouvelle de façon significative le thème de la levée des barrières culturelles en contexte postcolonial. De fait, il y est question de la rencontre pour le moins surprenante entre des descendants de l'engagisme indien et des passagers d'un navire qui en est venu à symboliser le déplacement forcé d'un peuple qu'on pourrait dire diasporique par excellence. C'est en effet la diaspora juive qu'évoque Appanah, en s'intéressant au sort d'un des enfants à bord de l'*Atlantic*, qui accosta à Port-Louis en décembre 1940 pour y décharger sa cargaison d'immigrés refoulés³.

Interrogée au sujet de ce roman, l'auteur avoue qu'elle aurait du mal à nous dire d'où lui en est venue l'idée. Ce qui l'intéresse, en général, c'est la rencontre entre la grande histoire et la petite. En l'occurrence, dit-elle, « je m'interrogeais sur la rencontre entre un petit Mauricien et un petit Juif, ignorant tout de leur existence respective ». En décembre 1940, un bateau, rempli de plus d'un millier et demi d'immigrants juifs fuyant le nazisme, est refoulé d'Haïfa, alors sous contrôle britannique, et dirigé vers Port-Louis. Les réfugiés y seront enfermés pour la durée de la guerre : plus de cent vingt y périront et seront enterrés à Saint-Martin. L'auteur précise que l'histoire fut écrite sans qu'elle soit allée sur place se documenter ou se recueillir : « je suis persuadée que si je m'étais rendue au préalable dans ce cimetière, c'est moi que j'aurais mis en scène ». Or c'est là précisément ce qu'elle désire éviter à tout prix : « L'important, c'est de trouver la voix du personnage [...] ; comment il parle, quel est le ton ». Pour ce roman, il s'agissait donc de trouver les accents du petit Raj, le garçon indien qui, maintenant vieillard, nous raconte les faits, tels qu'ils se sont déroulés soixante ans plus tôt. « Or trouver la voix de Raj a été difficile », conclut-elle⁴.

Cette voix incertaine, trouvée dans la difficulté, continue cependant à poser problème. Dès les

¹ Ci-après *DF*.

² Ci-après *PV*.

³ Sur la rencontre entre ces « deux mémoires de l'oppression », voir le n° 2 de la revue *Portulan*, « Mémoire juive, mémoire nègre » (1998), sous la direction de R. Toumson.

⁴ Pour ces commentaires d'auteur, voir l'entretien avec L. Pereira : <<http://livres.fluctuat.net/nathacha-appanah/interviews>>. Et dans un autre entretien : « Je considère que *Le Dernier Frère* a un point de vue plus intimiste, une voix très particulière qui fait que le roman est ainsi et pas autrement », <<http://www.biblioblog.fr/post/2007/11/04/720-interview-de-nathacha-appanah>>.

premières pages (une description onirique du jeune David), le lecteur ne manque pas d'être troublé par cette voix fluette et naïve, qui n'est certainement pas celle d'un vieillard de soixante-dix ans, ni même celle d'un garçonnet de neuf ou dix ans. Mais plutôt celle d'une toute jeune fille évoquant son amoureux avec des accents empruntés à *L'Etranger* de Camus :

J'ai revu David hier. J'étais dans mon lit, j'avais l'esprit vide, le corps léger, juste une douce pesanteur là, entre les yeux. Je ne sais pourquoi j'ai tourné la tête vers la porte [...]. David était appuyé contre le chambranle. Il était grand, ça m'a étonné. Il portait une de ces chemises de lin qui, même de loin, font envie par leur douceur et leur légèreté. Il avait pris une pose nonchalante, les pieds légèrement croisés, les mains dans les poches. Une sorte de lueur tombait sur une partie de ses cheveux et ses boucles brillaient ; Je l'ai senti heureux de me voir, après toutes ces années. Il m'a souri. (DF, 7)

Voilà bien qui semble annoncer une histoire d'amour entre deux enfants, l'un battu par son père, l'autre orphelin. C'est à vrai dire, sur fond d'océan et de navigation, une véritable tragédie qui se prépare. Déjà Raj a perdu ses deux frères dans un cyclone ; voici qu'il perdra bientôt David, son « dernier frère ». On pleure d'ailleurs beaucoup dans ce roman : les larmes y coulent à flots, et plus d'une fois on y éclate en sanglots (DF, 180, 191, 211). On pourrait, devant ce ton un rien mièvre, accuser l'auteur de n'avoir pas su prendre ses distances par rapport au petit personnage masculin, d'avoir laissé sa voix de petite fille prendre le dessus et ainsi, de manquer de réalisme. Ou encore, en inférer une certaine homosexualité latente, comme dans ce geste de Raj à l'égard de David : « J'ai lissé régulièrement ses cheveux blonds » (DF, 187). Il est cependant une toute autre raison pour laquelle Raj parle comme le ferait une petite fille ou pour que David paraisse efféminé : elle tient aux références intertextuelles soigneusement cachées sur lesquelles l'auteur s'appuie pour donner voix à son récit. Car les quelques ingrédients que nous venons d'énumérer (l'amour entre deux enfants, à Maurice, sur fond de navigation) devraient suffire pour nous mettre la puce à l'oreille. Comment en effet ne pas se souvenir d'un récit qui lui aussi se passe à l'île Maurice. Ce fut même le premier à s'y dérouler : le roman fondateur de l'île, en quelque sorte, à savoir *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, qui, datant de 1786, devint au XIX^e siècle un classique à usage des classes scolaires, avant de se voir, au siècle suivant, reléguer au rang d'illisible.

L'histoire, célèbre entre toutes, est elle aussi narrée par un vieillard. Celui-ci raconte comment il a connu, vingt ans plus tôt, dans ce qui était alors l'île de France, deux mères françaises : Madame de la Tour et Marguerite. La première, veuve enceinte, accouche d'une fille alors que la seconde, une femme délaissée auprès de laquelle l'autre va s'installer, vient de donner naissance à un fils : dans cet univers sans père, les deux enfants, affectueusement maternés, grandissent comme frère et sœur – avant de s'amouracher l'un de l'autre. Séparés pendant deux ans, suite au départ de Virginie pour la France, ils sont sur le point d'être réunis, lorsque le navire qui ramène Virginie, pris dans une tempête, se fracasse sur les récifs, laissant Paul désespéré, et des générations entières de lecteurs émus.

Si le roman d'Appannah a connu un certain succès, c'est sans doute qu'il a touché à son tour le lecteur d'aujourd'hui. Or que touche-t-il, au juste, en nous, sinon le lecteur que nous fûmes du récit ancestral ? Raj, en réalité, s'exprime à la façon de Virginie. Cette féminisation n'affecte d'ailleurs pas seulement Raj : son petit camarade n'y échappe guère plus. Si la description de David, enfant juif de dix ans, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, est aux antipodes du cliché habituel, c'est que lui aussi se féminise sous l'influence de son modèle intertextuel : « Virginie n'avait que douze ans [...] ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses yeux bleus [...] brillaient du plus tendre éclat » (PV, 131), peut-on lire dans l'ancien récit. On voit à présent pourquoi David, malgré ses origines, a les traits aryens. Il se virginise littéralement sous nos yeux : « Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ses cheveux, c'était probablement une des plus belles choses que j'ai vues à mon jeune âge [...], son casque blond brillait comme un bouquet de fils d'or » (DF, 57). Sans doute, le prénom de Virginie demeure totalement absent du récit d'Appannah, comme si l'auteur l'avait oublié ; de même, le narrateur s'avouera incapable de se souvenir du nom du cyclone qui sévissait cette année-là : « je ne m'en souviens plus aujourd'hui, quelque chose comme Cindy ou Célia, un prénom féminin en tout cas » (DF, 145). On observe cependant que l'initiale du doux prénom surgit dans le texte, comme elle l'avait déjà fait dans le récit de Bernardin, où un V s'enlaçait à l'initiale de Paul (PV, 207) : « Nous nous sommes assis au creux d'un arbre. Les racines faisaient un V au pied de l'arbre » (DF, 187). Et ne suffit-il pas de rassembler les prénoms des trois frères indiens, Vinod, Anil et Raj, pour que,

dispersé sous forme d'anagramme, s'y forme aussitôt le prénom de Virginie – une telle anagrammatisation du nom des frères défunts se laissant déjà repérer lorsque Raj se souvient de leurs jeux d'enfance : « nous, les enfants, nous sautions en criant A-VI-ON A-VI-ON [...] ; moi, le maillon le plus fragile qui crie Anil, Vinod, Anil Vinod » (*DF*, 155-6) ? On sait par ailleurs que pour son récit, Bernardin s'est inspiré du naufrage réel du Saint-Géran. Certes, il n'y eut pas de Virginie à son bord, mais il y avait une certaine Marie Caillou qui eut une idylle avec l'un des enseignes, et que l'on considère généralement comme le modèle de Virginie. Or Caillou, cela se dit *Stein* en allemand – nom que donnera Appanah au petit David et qui figure sur sa pierre tombale (*DF*, 15). Une « Pierre » qu'il suffit de faire précéder du vocable « Saint » (lui-même réversible en Stein), pour que surgisse le nom de l'auteur de *Paul et Virginie*.

On ne s'étonnera donc pas que tous habitent un même terrain aride, semblable à un gros caillou : ainsi le sol, dans *Paul et Virginie*, « est si rempli de roches et de ravins, qu'à peine on y peut marcher » (*PV*, 122). Quant au camp du *Dernier frère*, il « s'élevait sur un terrain où rien ne poussait car des rochers énormes gisaient en dessous et parfois, au cours de la nuit, grandissant comme des plantes, ils fendaient un peu la terre rougeoyante. Suffisamment pour éclater le pied de ceux qui se levaient avant l'aube ou des enfants qui couraient imprudemment » (*DF*, 18). Virginie et Raj se sentent en outre également mal à l'aise dans leurs vêtements d'apparat : « Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays [...]. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante » (*PV*, 188-189). « Les étoffes, les couleurs et les coupes nous ravissaient. Nous avions tous les trois des chemises blanches et des shorts de tailles et de couleurs différentes [...]. Nous étions probablement ridicules mais nous nous sentions, comment dire, importants » (*DF*, 31-32).

Certes l'enfant s'appelle David, et non pas Virginie, ni Paul. Mais, bizarrement, ce dernier prénom ne cesse d'être évoqué dès qu'il s'agit du petit garçon juif. En effet, à chaque fois qu'il est question de sa relation avec Raj, un mot en apparence anodin, mais en réalité judicieusement choisi, fait son apparition. Il s'agit du mot « épaule », qui surgit un peu partout en rapport à David ou Raj. Et cela dès les premières pages du livre, dès la première évocation du « dernier frère », dans le rêve sur lequel s'ouvre le récit : « Il a eu un mouvement tout en souplesse pour détacher son épaule du cadre de la porte » (*DF*, 8). Et plus avant dans le livre, lors de sa première apparition dans la réalité : « Sa chemise était déchirée de sorte que les manches tenaient aux épaules » (*DF*, 57). Ensuite, cela ne cesse plus, le mot apparaissant souvent deux fois de suite : « Soudain les boucles de David ont commencé à trembler, ses épaules aussi et il a caché la tête dans ses genoux », pendant que « le soleil chauffe les épaules » (*DF*, 58). A un autre moment, lorsque Raj s'en va porter du linge, il se demande comment « se débrouiller avec un tel poids sur les épaules [...] De mes deux mains, je retenais par-dessus l'épaule le gros nœud » (*DF*, 63). A un autre moment, encore : « j'ai senti une main froide sur mon épaule » ; c'est évidemment, David qui « lançait la tête en arrière, secouait ses épaules » (*DF*, 109). « Je mis mon bras autour de son épaule [...] je crispai mon bras sur son épaule » (*DF*, 112) ; « nos sacs [...] en travers de nos épaules » (*DF*, 151) ; « Je passai un bras sur les épaules de David » (*DF*, 152) ; « le portant sur mes épaules » (*DF*, 158). Puis, dans une espèce de précipitation, sur une seule page : « David a posé sa tête sur mon épaule » (*DF*, 187) ; « il est mort là, sous ma main, sur mon épaule » ; « son poids sur mon épaule » ; « J'ai dégagé mon épaule le plus délicatement possible » (*DF*, 188) ; « J'ai essayé de [...] le basculer par-dessus mon épaule » (*DF*, 190) ; « j'ai posé sa tête sur mon épaule [...] j'ai essayé de bien répartir le poids de David sur mon dos, plutôt vers les épaules » (*DF*, 191), etc. On compte ainsi plus d'une vingtaine d'occurrences. Il n'est pas très difficile d'en saisir la raison : c'est que le mot « épaule » correspond bien sûr à la première partie, tout juste inversée, du titre du livre de Bernardin de Saint-Pierre : « Paul et ».

Ce port ou ce transport de l'un par l'autre constitue d'ailleurs l'un des emprunts les plus manifestes au livre de Bernardin. L'amour entre les deux enfants que ce dernier met en scène n'est nulle part mieux illustré que lorsque, à l'occasion de leur fuite dans la forêt, Paul « prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière malgré le tumulte de ses eaux [...] ». Quand Paul fut sur le rivage il voulut continuer sa route chargé de sa sœur [...] ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre » (*PV*, 141-2). C'est avec autant de difficultés que Raj se charge de David :

J'ai essayé de bien répartir le poids de David sur mon dos, plutôt vers les épaules que vers les reins, je me suis courbé un peu plus et me suis levé en serrant les dents. J'ai titubé en maintenant fermement ses bras autour de mon cou et j'ai essayé de courir. Je n'y suis pas arrivé mais j'ai avancé pas à pas. (DF, 191-2)

On pourrait d'ailleurs trouver dans cette image du port, que Tournier eût appelée « phorique », une belle illustration de la manière dont le livre d'Appanah est littéralement soutenu par celui de Bernardin, comme si celle-ci s'était hissée sur les épaules de ce dernier. Nous assistons, en d'autres mots, à la méticuleuse réécriture d'un mythe, avec toutes les variations et les permutations que ce genre d'exercice requiert, dans lequel on procède par petites déviations successives. Mais le fond reste bien sûr le même, soumis qu'il est à une intense répétition. L'auteur se comporte comme le narrateur qui, essayant de se souvenir, « n'arrive qu'à réveiller des images éparpillées, comme jetées dans un livre sans mots, sans titre » (DF, 40) : d'une certaine façon, on ne fait jamais que récrire les histoires qu'on a lues dans son enfance et dont nos effacements et nos réécritures constitueraient la version moderne.

Le rêve déjà cité sur lequel s'ouvre *Le Dernier Frère*, dans lequel David, depuis longtemps décédé, mais l'air « heureux » (DF, 8), apparaît à Raj, à présent vieux, répond au songe identique que font en même temps Marguerite et Madame de la Tour, tout à la fin de *Paul et Virginie*, et dans lequel la jeune fille défunte appelle Paul à venir la rejoindre outre-tombe : « il m'a semblé cette nuit voir Virginie, vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux », remplie « d'un bonheur digne d'envie » (PV, 260). Suit alors un long développement sur les vertus prophétiques des rêves : « Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre » (DF, 221), conclut le porte-parole de Bernardin. Sur ce point aussi, Appanah lui enjambe le pas, et semble répondre à l'appel lancé par lui d'outre-tombe, sans du tout lui résister : « On dit qu'on rêve de choses étranges quand on est prêt de mourir. Ma mère a rêvé longtemps que mon père lui apparaissait [...] et qu'il lui disait viens avec moi » (DF, 10). Peu après ce rêve, le vieux Raj se décide enfin à aller visiter la tombe de son ami d'antan : c'est encore Appanah se recueillant devant le tombeau de Bernardin de Saint-Pierre, comme l'avaient déjà fait avant elle Georges Sand dans *Indiana* et Le Clézio dans *Le chercheur d'or*.

Non seulement observons-nous que les événements marquants de *Paul et Virginie* sont repris, quelque peu déguisés, dans le récit contemporain, mais qu'en outre l'auteur du *Dernier Frère* respecte l'ordre dans lequel ils y apparaissaient. Et si l'on retrouve les séquences du rêve et de la pierre tombale sous laquelle repose David Stein au début du roman d'Appanah, alors que les mêmes séquences figurent en fin du récit de Bernardin, c'est tout simplement qu'Appanah commence son récit par la fin, en se situant au présent de la narration, avant de poursuivre en régime de remémoration ; le rêve du présent, et la visite du tombeau en constituent donc bien l'aboutissement chronologique. Ces parallélismes se vérifient jusque dans les plus minuscules détails du texte. On ne s'étonnera donc pas qu'ici comme là un cyclone opère ses dévastations dans des termes rigoureusement semblables. On lit par exemple dans *Paul et Virginie* que « la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut ; de grands amas de sable couvroient les lisières des prairies » (PV, 176). Et dans *Le Dernier Frère* : « Les arbres les plus exposés, en lisière, gisaient à terre, arrachés ou cassés en deux, misérables » (DF, 105). Et lorsque Raj s'écrie, en sentant mourir David, qu'il porte sur le dos : « Ne me quitte pas » (DF, 191), il s'agit encore d'un écho. Virginie voyant Paul à bout de souffle à force de la porter, lui dit de la laisser sur place : « Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas » (PV, 142). Ce mimétisme prend parfois l'allure d'un jeu, comme lorsque l'auteur se laisse aller au plaisir de faire intervenir le nom du gouverneur de l'Île de France, Monsieur de la Bourdonnais, sous des tournures verbales telles que « mes oreilles bourdonnaient » (DF, 189) ou « le vide bourdonnait » (DF, 200). Il n'est pas jusqu'au petit boîtier contenant le « portrait de Paul » (PV, 243), retrouvé entre les mains de Virginie morte, qui ne trouve son répondant dans le récit contemporain : « j'enfonce la boîte rouge qui contient son étoile entre le granit noir de la tombe et la terre » (DF, 211). Ces minuscules recoupements s'opèrent également au niveau des grands ensembles narratifs, puisqu'au naufrage final du Saint-Géran correspond le récit du débarquement de l'*Atlantic*, sous forme de coupure de presse, en fin du récit mauricien.

Mais la séquence la plus élaborée du point de vue de la duplication concerne la fugue des deux enfants, qui rappelle évidemment la longue errance, déjà signalée, à l'occasion de laquelle Paul porte Virginie sur le dos, afin qu'elle puisse traverser la rivière où ils viennent de se désaltérer : « ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et après s'être

désaltérés avec ses eaux plus claires que le crystal, ils [...] mangèrent » (PV, 138). C'est dans le même cours d'eau que David et Raj étancheront leur soif, même si l'eau, cette fois, en est sale : « De cette rivière il me semble que je n'ai retenu que la couleur brune enragée et, malgré cela, cette incroyable sensation de douceur quand elle a coulé en nous pour étancher notre soif » (DF, 173). Lorsque Paul et Virginie égarés dans la forêt, sont retrouvés par leur chien Fidèle, c'est une troupe de noirs marrons qui les sauve (PV, 147). Dans le cas de David et de Raj, cette image positive sera inversée : ce seront des travailleurs métis qui les accueilleront d'abord ; mais ensuite, hostiles, ceux-ci se mettront à les poursuivre (DF, 167), bientôt relayés en cela par des policiers et leurs chiens furieux (DF, 192) – une séquence qui n'est pas sans rappeler celle narrée par Chamoiseau dans *L'Esclave vieil homme et le molosse*. Cherchant à secourir sa bien-aimée, épuisée, « Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : “Venez, venez au secours de Virginie !” » (PV, 143). On en retrouve l'écho dans *Le Dernier Frère* : « J'ai dévalé la pente en hurlant son nom » (DF, 175-6). Lorsque David et Virginie se font porter sur le dos par Raj et Paul, l'image d'un oiseau s'impose de part et d'autre : « En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais quand je t'eus prise sur mon dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau » (PV, 171). Et : « David grimpait sur moi et s'allongeait sur mes bras à l'horizontale, le corps raide, les mains tendues, prêt à s'envoler [...]. Son poids de plume, son poids de rien du tout dans les bras, je tournais, je tournais, je tournais dans la nuit » (DF, 84-5). C'est encore un même déchirement qu'éprouvent Paul et Raj quand on leur enlève Virginie et David : « Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : “Je pars avec elle ; rien ne pourra m'en détacher” » (PV, 193). Et : « Quand ils m'ont vu, avec David sur le dos, est-ce vrai que j'ai crié et hurlé comme une bête féroce ainsi que me l'a maintes fois raconté ma mère ? Est-ce vrai qu'ils ont dû s'y mettre à deux pour m'arracher David des mains ? » (DF, 193).

Après la mort de David, Raj s'avère atteint de polio (DF, 194-6). Rien d'étonnant, puisqu'après le décès de Virginie, Paul, déjà, était tombé malade : « couché dans un palanquin » (PV, 244), ce n'est qu'« au bout de trois semaines [qu'il] fut en état de marcher » (PV, 248). Endeuillé, inconsolable, Raj hante les lieux que fréquentait son ami dès qu'il peut à nouveau marcher : « J'allais près de la prison et je restais des heures à surveiller cette cour vide, sale et laissée à l'abandon. Il n'y a que là, dans cet endroit où j'ai vu David pour la première fois, il n'y a que là que je m'autorisais à pleurer » (DF, 200). Mais bien sûr Paul, en cette voie, l'avait déjà précédé, avec les mêmes effets lacrymaux : « pendant huit jours il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance [...]. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée [...] firent tour à tour couler ses larmes » (PV, 250).

Le personnage de Raj, on l'admettra sans difficulté à présent, est un hybride textuel avant de désigner un personnage de race composite : son métissage est littéraire, comme l'est son origine. Le sujet diasporique est le produit d'un mélange de styles à jamais instable, obtenu à l'issue d'un incessant déplacement des bornes. C'est bien cette disparité mal unifiée, cette dispersion aléatoire que Nathacha Appanah met en scène dans *Le Dernier Frère*, tout en s'efforçant de la masquer du mieux qu'elle peut. Entre ce qui lui vient d'ailleurs et ce qui lui appartient en propre, il est difficile de faire le partage, tant le récit brille par la simplicité de son appareil. Cette simplicité repose sur un habile brouillage de repères qu'il est néanmoins possible de restituer. On y trouve pêle-mêle : un navire appelé *Atlantic* dans l'océan Indien ; un camp d'internement à la place d'une plantation ; un enfant juif aux cheveux blonds, aux yeux bleus, emprisonné sur l'île ; un petit garçon indien qui le regarde avec les yeux d'une fillette dont le discours n'est pas sans rappeler celui de *L'Etranger*. Mais aussitôt qu'ils s'enfuient ensemble, leur fugue fait songer au récit d'un marronnage antillais. Une fois de plus, le mélange des styles témoigne du désordre fiévreux dans lequel l'auteur a lu⁵. A la base de cette tranquille effervescence, on ne s'étonnera pas d'avoir trouvé de sourdes réminiscences de ce qu'il convient d'appeler le roman national de la francophonie mauricienne : *Paul et Virginie*. L'hypothèse

⁵ C'est bien ainsi qu'Appanah, de son propre aveu, procède : « avant de me mettre au travail, je lis énormément [...] ; également de la fiction. Des choses spécifiques – je suis alors d'une méticulosité effrayante que je ne m'explique moi-même, je choisis comme par instinct des auteurs, des essais et j'en rejette d'autres car je ne veux me disperser », <<http://www.biblioblog.fr/post/2007/11/04/720-interview-de-nathacha-appanah>>. Mais elle précise ailleurs à L. Pereira : « Je fais une différence entre ceux que j'admire et ceux que je dois lire, comme des devoirs. Mais je suis plutôt une grande lectrice », <<http://livres.fluctuat.net/nathacha-appanah/interviews>>.

est simple : on n'écrit qu'avec ce dont la mémoire a opéré l'enregistrement ; ce qu'on prend ailleurs est invariablement restitué sous une forme méconnaissable, certes, mais néanmoins repérable. Ce qu'on compose ainsi, malgré les efforts d'effacement, reste de l'ordre du composite. On apprend que Raj, ayant grandi, fait collection de gommes, afin d'« effacer pour tout recommencer » (DF, 124). Nul hasard non plus à ce que l'école soit sans arrêt présente dans cette histoire : des trois frères (dont la mère « ne savait ni lire ni écrire »), Raj est le seul à devenir élève, et son aventure se produit sur fond scolaire⁶. C'est ainsi qu'afin de bien se faire comprendre de David, Raj épelle les mots de la langue française comme s'il était « en classe » (DF, 192), en détachant soigneusement « les syllabes » (DF, 79)⁷. Et c'est tout naturellement qu'il deviendra instituteur plus tard (DF, 205-7), ou qu'il rencontrera sa future épouse « à la bibliothèque municipale » (DF, 128). Le fond de la mémoire littéraire est scolaire : c'est avant tout avec les livres dans lesquels on a appris à lire que l'on se met à écrire. Parmi ceux-ci, *Paul et Virginie* figure visiblement en tête de liste.

Un dernier mot sur ce *Dernier Frère*. Il est une date qui y revient à plusieurs reprises : il s'agit du lendemain de Noël. On se doute évidemment pourquoi cette date du 26 décembre 1944 figure plus d'une fois dans le texte d'Appannah : c'est à cette date également que le Saint-Géran aurait coulé en 1744 après avoir heurté des rochers, en face de Poudre d'Or⁸. Jour pour jour, deux cents ans plus tôt. Autant dire que *Le Dernier Frère*, à sa façon, en faisant coïncider la réunion des enfants et le naufrage, en fête secrètement le bicentenaire. Mais il y a plus étrange. Cette date du lendemain de Noël est également, aussi paradoxal et incroyable que cela puisse paraître, la date à laquelle l'*Atlantic*, chargé de sa cargaison humaine, arriva à Port-Louis : « Le 26 décembre 1940, l'*Atlantic* accoste à Port-Louis, avec à son bord, quelque 1500 Juifs » (DF, 208). Cette coupure de presse, insérée dans le roman, n'est nullement fictive ; c'est bien ce jour-là, comme l'indiquent d'autres sources, qu'après leur longue pérégrination, les réfugiés ont enfin pu débarquer. Cette coïncidence, sur laquelle Appannah n'a évidemment aucune prise, sauve le livre de toute suspicion d'emprunt sournois comme de toute accusation de plagiat. Les deux faits mis en scène – l'arrivée du bateau qui fait s'échouer sur l'île les réfugiés juifs et le naufrage du Saint-Géran en vue de Port-Louis – se font signe, ils s'appellent de loin : leur rencontre apparaît inévitable, nécessaire même. Ce parallélisme est encore renforcé par la rumeur selon laquelle l'*Atlantic* aurait peut-être fait naufrage : « Les gens racontaient que [...] leur bateau s'était échoué sur l'île » (DF, 199). On dirait bien que le texte de Bernardin invite celui d'Appannah à lui répondre. Ce qu'elle fit, en toute discrétion. Mais pourquoi donc tenir tout cela secret, pourquoi avoir tu cette mystérieuse ordonnance, n'en avoir rien laissé paraître, ou si peu ? Il y a tout un roman derrière le roman qui nous est donné à lire ; le roman de la rencontre entre deux réalités que deux siècles séparent et qui soudain se superposent. Mais en même temps, c'est peut-être cela, faire œuvre d'écrivain : laisser derrière l'œuvre une autre œuvre s'accomplir, précisément sans chercher à en tirer tout le profit possible : et l'on dirait bien que de derrière l'écran du récit d'Appannah, la lumière diffuse de *Paul et Virginie* en éclaire les mots jusque dans leurs moindres inflexions. Ce faisant, Nathacha Appannah rejoint ces écrivains toujours rares pour lesquels ne pas tout dire, au lieu de chercher à tout révéler (comme nous le faisons ici, qui n'avons à leur égard pas la moindre retenue) est quelquefois le comble de l'écriture. C'est dans ce sens qu'on peut parler de celle d'Appannah comme d'une « belle écriture française d'aujourd'hui », « sobre, sans recours aux exotismes », comme le suggère N. Dodille⁹ : elle ne prend son ampleur véritable qu'en réactivant des pans entiers du canon littéraire, ou en s'appuyant, comme ici, sur une œuvre désuète, appartenant au patrimoine français, mais qui en même temps reste l'indéniable apanage des Mauriciens¹⁰.

⁶ Paul, quant à lui, ne commence à étudier qu'assez tardivement, après le départ de Virginie pour la France (PV, 160) : enfants, « ils étoient ignorants comme des Créoles, et ne savoient ni lire ni écrire » (PV, 99).

⁷ Le français est leur langue de communication ; mais alors que David parle le yiddish, langue dont la musique touche Raj, ce dernier parle à la maison une autre langue que le français, non spécifiée (anglais ? hindou ? créole ?). « Les jeux étaient notre langue fraternelle » (DF, 84).

⁸ Du moins dans la version qu'en donne Bernardin, puisque le navire sombra en réalité un 17 août. C'est donc ici la réalité qui se conforme à la fiction. Signalons encore que *Les Rochers de Poudre d'Or* fut déjà le titre du premier roman d'Appannah (2003).

⁹ <<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/appannah.html>>.

¹⁰ Comme il le fut dès le XIX^e siècle : « le mythe de Paul et Virginie a rempli dans l'île au siècle dernier, notamment après la conquête anglaise de 1810 un rôle d'affirmation d'une identité mauricienne », fait observer J.-M. Racault (PV, 47).

Œuvres citées

Appanah, Nathacha, *Le Dernier Frère*, Paris, Editions de l'Olivier, « Points », 2007.

Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, Paris, Le Livre de poche, « Classiques », Introduction de J.-M. Racault, 1999.